

Une métropole d'individus... créatifs? La superdiversité ordinaire de Montréal

Annick Germain

Professeur titulaire, INRS - Centre Urbanisation Culture Société

Présentation faite au colloque du Groupe de recherche interdisciplinaire sur Montréal :

La créativité urbaine en question : le cas de Montréal, ville créative /

Questioning Urban Creativity : Montréal, a Case Study

Université Mc Gill, 18 et 19 octobre 2013

Introduction

On m'a demandé de traiter de diversité ethnique et religieuse dans ce colloque sur Montréal, ville créative.

Je ne m'engagerai cependant pas dans une discussion sur les corrélations entre indices de diversité, indices artistiques et indices des talents, une discussion faite notamment par J. Jedwab, au terme de laquelle Jedwab concluait que Montréal tire de l'arrière par rapport à d'autres villes canadiennes. En sociologie et en urbanisme, les thèses de R. Florida ont été autant critiquées par les universitaires que louangées par les décideurs (politiques, économiques, communautaires, etc.) Je préfère tenter d'être créative autrement, en partant d'un point de vue de sociologie urbaine et faire le pari, à l'instar des organisateurs de ce colloque, qu'on peut poser de bonnes questions sur Montréal, dans le sillage des thèses de Florida, sans nécessairement adhérer à sa thèse.

Dans un petit article incisif publié dans la revue française *Urbanisme* en 2006, et intitulé « La classe créative existe-t-elle? », le sociologue Alain Bourdin, estimait que Florida commettait 3 erreurs (utiliser des données biaisées, associer la classe créative au développement économique, utiliser le terme classe à mauvais escient) mais qu'il introduisait néanmoins de bonnes questions, dont celles-ci : qui peut faire bouger les villes? Qui, dans la métropole des individus, écrivait-il, joue le rôle de l'avant-garde des modes de vie? Et il concluait « Si l'hypothèse qu'il s'agit de la classe créative ou plutôt des analystes symboliques, est vraie, ses conséquences sont considérables. » (Bourdin 2006; p. 54)

Pourquoi cette référence à la métropole des individus? Il faut savoir qu'Alain Bourdin, ancien directeur de l'Institut français d'urbanisme, a écrit en 2005 un ouvrage intitulé *La métropole des individus*. Dans ce livre, il reprend des thèmes introduits en sociologie urbaine par Georg Simmel un siècle plus tôt, à l'occasion de ses réflexions sur la montée des métropoles qui comme Berlin incarnaient un nouvel état d'esprit basé notamment sur l'individuation, c'est-à-dire l'affirmation de l'individu dans une grande ville sans cesse en mouvement, devenue siège du cosmopolitisme et de l'économie monétaire. Simmel regardait comment l'individu y faisait une expérience libératrice par rapport à ses anciennes appartenances, tentait d'affirmer son originalité personnelle dans ses interactions avec autrui mais devait aussi faire l'apprentissage de

l'urbanité, et donc d'une certaine réserve, pour se protéger dans un monde tourbillonnant fait d'inconnus. Cette thématique est aussi reprise dans le dernier livre du maire de Londres, Boris Johnson, qui refait l'histoire de sa ville, de l'empereur Hadrien aux Rolling Stones. Londres nous dit-il, est comme un accélérateur de particules multinational qui favorise rencontres et rivalités, sans lequel de multiples inventions à rayonnement mondial n'auraient pu voir le jour. Parmi ces inventions il cite pêle-mêle, le train souterrain-alias métro-, la bicyclette, le costume (pantalons, veston, cravate), les distributeurs de billets, les grands magasins, le football, l'*habeas corpus*, et j'en passe... sans oublier la langue anglaise dont il nous rappelle les origines multiples pour ne pas dire multiculturelles, car Londres a vécu dans plusieurs langues avant de vivre en anglais.

Bref un maire jeune et érudit, à la plume convaincante et fidèle à son vélo, passionné de sa ville et, à mon avis, fin lecteur de ce qui fait l'essence d'une métropole. Les Londoniens ont bien de la chance ...

Une des composantes de cette « magie métropolitaine » est la diversité ethnoculturelle. Les métropoles, avait déjà noté Simmel sont le siège du cosmopolitisme, mais pour Simmel ce terme n'avait pas les mêmes connotations que celles qu'il a revêtu depuis, connotations multiples d'ailleurs, allant d'une philosophie politique susceptible de remplacer le multiculturalisme à une idéologie consumériste au service d'une économie politique de la globalisation. C'est ce dernier sens qu'utilise Darel E. Paul pour expliquer le virage de la politique montréalaise porté par une nouvelle alliance entre nouvelle classe moyenne et nouveaux capitalistes francophones (Paul 2004).

Pour Simmel, les métropoles cosmopolites sont certes des villes d'immigration mais le rapport à l'étranger est d'abord une interaction sociale définie certes par une tension entre distance et proximité comme dans toute relation sociale, mais aussi une interaction en contexte de **mobilité**. Et il faut comprendre ce terme dans un sens large. L'étranger circule entre des appartenances multiples, il vient de l'extérieur, noue des relations de proximité avec le groupe qui l'accueille sans jamais appartenir complètement au groupe. Ce rapport d'extériorité favorise le regard critique, l'inventivité à condition de pouvoir circuler librement, loin d'un cadre d'intégration trop contraignant visant à l'assimiler. Il s'épanouit au contraire dans un milieu ouvert, ou mieux en partie **indéterminé**. Pour Simmel, tous les métropolitains sont jusqu'à un certain point des étrangers.

Si l'on revient à Richard Florida, un de ses mérites est d'avoir placé les métiers de la culture à l'avant-scène du développement urbain mais aussi d'avoir attiré l'attention sur l'importance de regarder l'urbain comme milieu de vie et de travail, et sur l'ouverture que l'individu créatif peut y trouver. C'est dans ce sens-là que j'utiliserai l'expression de ville cosmopolite, pour montrer que Montréal en représente un spécimen intéressant. Mais ce faisant, les individus créatifs transforment aussi la ville et je conclurai ma présentation sur une catégorie particulière qui incarne de façon paroxystique la mobilité évoquée précédemment.

Mon premier point portera sur

1. Montréal, championne de la superdiversité?

Si Montréal ne figure généralement pas très haut dans les indices de diversité calculés autour des thèses de Florida, son volume de population immigrante et son pourcentage de minorités visibles étant modestes comparés à ceux d'autres métropoles canadiennes, elle remporte quand même la palme au chapitre de la diversité de sa diversité. D'une part, les pays d'origine de ses immigrants y sont extrêmement variés, comme le montrent les indices de diversité calculés par mes collègues Aparicio et Leloup pour Montréal Toronto Vancouver. Ainsi les musulmans québécois sont-ils beaucoup plus différenciés que ceux des autres provinces, du fait notamment de la présence d'une immigration nord-africaine largement francophone. Comme l'a bien montré Frédéric Castels, les musulmans à Montréal comprennent un large éventail de groupes ethno-linguistiques, ce qui conduit les 60 mosquées de la région montréalaise à s'adresser à des groupes spécifiques comme les Turcs, les Iraniens, les Libanais et les Africains en plus des Sud-Asiatiques et des Arabes, etc. (Castel, 2010). D'autre part, de récentes études (Dansereau, Germain, Vachon,) montrent aussi la très grande variété des types de quartiers où les immigrants récents sont établis (allant d'anciens quartiers ouvriers à des banlieues de classe moyenne en passant par des quartiers péri-urbains modestes, des quartiers du centre-ville où ils voisinent des étudiants universitaires, etc.). Cela rejoint la notion de superdiversité mise de l'avant en 2007 par Steven Vertovec pour désigner la complexité des immigrants arrivés dans la dernière décennie, une complexité où se conjuguent et se combinent des origines multiples, des connections transnationales, des statuts socio-économiques variés, des statuts d'immigration variés je le cite « *dynamique interplay of variables among an increased number of new, small and scattered, multiple-origin, transnationally connected, socio-economically differentiated and legally stratified immigrants who arrived over the last decade* » (Vertovec 2007; p. 1024)

Par ailleurs, une récente étude de la répartition des minorités visibles entre 2001 et 2006 sur le territoire métropolitain de Montréal (Leloup Germain), ainsi que l'observation de la localisation très dispersée des flux d'immigration récente, pointent dans le sens d'une **fluidité** significative de la géographie de l'immigration ces dernières années à Montréal. En bref, pas de ségrégation forte, pas d'enclaves spectaculaires, mais un tissu urbain varié où l'on passe facilement d'un milieu à un autre, où les statuts sociaux contrastés coexistent souvent à petite échelle, où n'existe guère (à quelques exceptions près) de concentrations mono-ethniques significatives.

En même temps, une histoire urbaine de l'immigration s'étalant sur plus de deux siècles, a laissé une tradition de territoires de quartiers et ce qu'on a appelé une intégration par segmentation (ou pour faire vite des villages ethniques) amorcée déjà avec l'arrivée des Écossais, Irlandais, Anglais. Cette mosaïque va céder la place à des **quartiers multiethniques** dans les années 1980 et 1990. Puis, un étalement encore certes modeste de l'immigration apparaît sur les rives sud et nord. Nous avons montré avec des collègues combien les immigrants avaient d'ailleurs contribué à refaire les banlieues construites à l'origine pour les majorités historiques (Germain Rose Richard). Au fond, le plex à l'italienne est un bel exemple de créativité urbaine! On pourrait en dire autant de nombreuses artères commerciales. Le marquage ethnique de l'espace coïncide d'ailleurs souvent avec la géographie des lieux branchés (rappelons que ce sont les Portugais qui

ont préparé la renaissance du Plateau). Et la très forte présence des populations issues de l'immigration dans la restauration pourrait certainement être comptabilisée dans une nouvelle économie de la convivialité qui s'est épanouie dans la deuxième moitié des années 1990 avec le retour de la croissance économique. Joel Denker que j'avais rencontré après la sortie de la première version de son livre *The World on a Plate. A Tour through the History of America's Ethnic Cuisine* (2003), était ébahi par la diversité culinaire des restaurants ethniques à Montréal. Mais, me direz-vous, ne suis-je pas en train de verser dans un cosmopolitisme consumériste dénoncé plus haut? Pas vraiment, car je souhaitais montrer comment l'immigration est à Montréal indissociable de l'offre urbaine de milieux de vie diversifiés, et comment la superdiversité est incrustée dans notre vie quotidienne, et surtout combien elle devenue **ordinaire**.

Ce n'est toutefois qu'une partie de l'histoire, Montréal n'est pas qu'une ville multiethnique, terme que je préfère à celui de multiculturelle trop connoté.

2. Une métropole entre deux mondes

Montréal a toujours aussi été tiraillée entre deux mondes, je n'en referai pas l'histoire ici. Mais la manière dont ces deux mondes étaient définis a bien changé et il serait trop simple de la réduire à une tension entre monde anglo-saxon et monde français. Ainsi nous avons traité avec Damaris Rose des tensions montréalaises entre deux visions métropolitaines, la métropole d'une province francophone et une métropole ouverte sur l'international. On pourrait aussi la montrer tiraillée entre des visions du social centrées tantôt sur l'État tantôt sur la société civile, ou encore entre deux philosophies de l'immigration entre multiculturalisme et interculturalisme (voire un modèle d'intégration à la française).

Elle va en fait se faufiler entre les deux : la pratique de la gestion municipale de la diversité a toujours été très hétéroclite à Montréal : en regardant non les discours mais les pratiques des fonctionnaires et de leurs partenaires locaux, nous avons conclu au terme d'une enquête en 2003 que Montréal pratiquait un adhocratisme non dépourvu de vertus! Tout comme on pourrait aussi avancer l'idée qu'en fait la cohabitation interethnique que l'on peut observer à Montréal et qu'on a pu qualifier de distante mais pacifique, est moins le résultat de politiques publiques que d'un art de vivre fortement ancré dans la vie de quartier et remontant au plan cadastral des débuts de la colonie (cadastre ayant créé une série de côtes, sorte de territoires collectifs organisés autour de l'accès à la rivière et qui préfiguraient les quartiers actuels (Marsan 1981).

Ce statut de ville de l'entre-deux a d'une certaine manière contribué à créer de **l'indétermination** dans l'organisation urbaine, un **flottement** particulièrement hospitalier pour les nouveaux venus, mais aussi pour tous les gens « mobiles », au sens spatial et symbolique du terme. Lorsque nous réfléchissions il y a quelques années avec Martha Radice à la manière de définir le cosmopolitisme du Mile-End, nous avons fini par le qualifier de *cosmopolitanism by default*, pour qualifier cette ouverture laissée par l'absence d'un modèle, et qui permettait à

différents groupes de s'entendre sur un modus vivendi dont chacun avait une interprétation différente mais qui s'ancrait dans la routine de côtoiements quotidiens voire d'échanges pratiques dans un quartier suscitant l'attachement. Ce n'est sûrement pas sans raison que ce quartier attire aujourd'hui une classe créative bigarrée, allant d'artistes précaires à des fleurons de la nouvelle économie comme Ubisoft. Ce quartier incarne sans doute aussi parfaitement ce transnationalisme qui définit les réseaux d'un nombre croissant d'individus dans les grands centres, et il serait intéressant d'examiner comment cela change éventuellement les dynamiques de cohabitation, voire le cadre urbain lui-même. Il y aurait là un beau chantier de recherche.

3. La fin de l'indétermination cosmopolite?

Mais les deux mondes entre lesquels se développe Montréal pourraient bien devenir plus antinomiques, réduisant de ce fait cet espace d'entre deux qui, symboliquement, ancre l'identité de la ville. Plusieurs atteintes à cette « indétermination » salutaire évoquée plus haut semblent en tout cas se préciser et pourraient venir entraver ce qui fait de Montréal un milieu créatif.

Examinons quelques facteurs de menace avant d'identifier quelques défis.

Depuis une dizaine d'année la superdiversité ordinaire a cessé d'être associée à un cosmopolitisme post-moderne célébré par les instances municipales. On a vu au contraire s'affirmer une tentative de **pasteurisation** des différences dans l'espace public : les festivals ethniques de quartier furent par exemple relégués sur l'île Sainte-Hélène soi-disant pour favoriser les échanges interculturels, et on allait mettre la pédale douce à la célébration du patrimoine des communautés culturelles. Celles-ci étaient d'ailleurs rebaptisées par la Ville de Montréal, groupes d'origines diverses, étiquette assez nébuleuse vous en conviendrez. Or la visibilité des différences culturelles dans les espaces publics (j'en parle au pluriel) est un signal important dans un processus de reconnaissance pour les **individus** (ce terme de reconnaissance étant pris au sens d'Axel Honneth et non dans celui d'une politique territoriale de district visant une communauté, à l'instar du quartier gai). Afficher son originalité personnelle est pour les individus une condition de leur épanouissement dans la métropole contemporaine. Alain Bourdin soulignait le fait que dans la ville post-fordiste, l'individu ne pouvait plus compter sur un milieu d'appartenance structurant pour construire sa vie quotidienne et son mode de vie, à moins de s'en remettre au menu que lui réserve un Life style Center comme le quartier Dix30! Dans la métropole des individus, le citoyen doit inventer son quotidien, pour paraphraser de Certeau, il engage son identité dans son style de vie. Ne lui demandez pas de passer inaperçu. Par la diversité de son offre, la métropole permet l'affirmation des différences.

Or on peut se demander si, au nombre des éléments venant rétrécir cet espace d'indétermination évoqué plus haut, il ne faut pas évoquer le projet de Charte des valeurs, dans la mesure où elle est posée en surplomb sur la métropole qui du coup se retrouve délégitimée

comme espace de construction et d'expression des rapports au monde. Or dans l'expérience migratoire, les immigrants sont des citoyens avant d'être des citoyens, comme l'ont montré plusieurs recherches. Et c'est aussi dans la ville que se construisent les rapports à l'autre, que s'expérimente une **pédagogie de la diversité** en quelque sorte dans les espaces concrets de la vie quotidienne. Comme disent volontiers les anthropologues, c'est dans l'espace public (entendu au sens spatial du terme) que se déroule un processus de négociation avec la différence. Il ne faut pas court-circuiter ce processus.

Mais si des menaces guettent la métropole en surplomb, des défis se dessinent aussi à sa base, du fait des transformations de la population montréalaise.

Les citoyens sont de plus en plus mobiles, et ce à plus d'un titre, et leur mobilité s'accélère. Le paysage social change de plus en plus rapidement, les quartiers se défont, se réinventent. Un portrait statistique fait avec des chiffres de 2006 paraît aujourd'hui déjà bien désuet. Or une des sources de changement rapide à Montréal vient de l'immigration.

Les politiques d'immigration sélectionnent de plus en plus une population de jeunes immigrants (d'ailleurs beaucoup plus jeunes que dans le reste du Canada), très scolarisés, sur lesquels repose à toute fin pratique la croissance démographique de la métropole aujourd'hui. En 2009, le Québec accueillait 49 489 immigrants, dont 49% étaient âgés de 15 à 34 ans, et dont 72% avaient Montréal pour destination projetée.

Si ces derniers temps, on parle beaucoup de l'exode des jeunes familles de classe moyenne francophones en banlieue, on oublie de dire que Montréal grossit et que près de la moitié des familles avec enfants ont au moins un parent immigrant.

Mais surtout, et le phénomène est pancanadien, on passe d'un paradigme de l'immigration à un paradigme de la migration ou de la mobilité, pour paraphraser Hélène Pellerin. On parle de « capter les talents » dans un contexte de concurrence internationale. La directrice de la Conférence régionale des élus dit qu'il faut désormais capter la mobilité internationale. Et les étudiants internationaux, incarnent parfaitement cette mobilité qu'il faut capter pour venir élargir le bassin des compétences surtout si on réussit à les retenir. En 2011, le Québec a accueilli plus de 14.500 étudiants étrangers. Ce sont des candidats parfaits à l'immigration, dira le MICC, et on facilitera leur changement de statut pour devenir résidents permanents. Dans le cas de Montréal, ce sont 20% des étudiants étrangers effectuant des études de premier cycle universitaire qui s'établissaient dans la métropole de manière permanente, et deviennent des ERP (30% chez ceux de 2^e et 3^e cycle), selon ma collègue Fasal Kanouté.

Des organismes comme la CRÉ, la Chambre de commerce, la Ville, Montréal international, et bien sûr les universités, vont élaborer une stratégie pour améliorer la performance du Québec dans l'attraction de ces talents. Le plan d'action *Montréal, ville apprenante, de savoir et d'innovation* résulte de cette concertation pour attirer des étudiants internationaux qui représentent pour les universités des cibles de choix, comme source de revenus et, comme un atout pour l'internationalisation des campus.

Les étudiants internationaux représentent 16,4% de la population universitaire totale au Québec.

Mon collègue Chedly Belkodja qui s'est penché sur ce phénomène à l'échelle canadienne mais surtout dans les provinces de l'Atlantique, rappelle le fait que en région, le discours de Florida est souvent repris par les agents économiques où les universités cherchent à établir une nouvelle relation entre l'apport de nouvelles connaissances et le développement économique régional (Belkodja et Vatz Laaroussi, 2012 p. 142). Elles se mettent donc à faire activement de la prospection. Mais il semble aussi que ces étudiants fort convoités se retrouvent souvent isolés dans des milieux où il y a peu d'immigrants et où l'accueil de la population n'est pas toujours au rendez-vous. Ils se retranchent alors dans leur communauté.

Qu'en est-il ici?

Le fait de vouloir recruter des immigrants jeunes et éduqués pouvant s'intégrer le plus rapidement au marché de l'emploi provoque une sorte d'accélération du parcours étudiant qui transforme le rapport aux études universitaires. Ce phénomène de l'entrée de la culture du travail dans l'univers universitaire provoque des tensions et nécessite une grande attention des chercheurs, écrit Belkodja.

Mais ce que je voudrais soulever ici comme question a plutôt trait à l'insertion résidentielle et sociale de ces étudiants dans un contexte où à la différence des régions, il y a un effet de masse, car ils sont nombreux. Leur présence dans plusieurs parties du centre-ville est notable et a contribué à la transformation de certains quartiers. Développent-ils un sentiment d'attachement à la ville ou à leur quartier? Comment conjuguent-ils mobilité et ancrage? Comment sont-ils accueillis, comment font-ils leur place dans la ville? Comment y négocient-ils leur identité ethnique? On se souviendra peut-être de la tentative d'étudiants musulmans de Concordia d'aménager une mosquée dans une annexe du couvent des Sœurs Grises, et de la réaction empressée du ministère de la Culture d'acheter l'immeuble pour fins patrimoniales... Par ailleurs que sait-on de leur impact sur les fragments de quartiers où ils s'établissent ? Si pendant longtemps, les étudiants universitaires, particulièrement du côté de l'UQAM, ont peu occupé l'espace urbain de surface, préférant utiliser la ville intérieure pour leur parcours, de nouvelles dynamiques ont fait leur apparition ces dernières années, les étudiants s'appropriant (au sens sociologique du terme) certains espaces urbains du centre-ville, tout particulièrement dans l'ouest du centre-ville. Que sait-on de ces nouvelles dynamiques urbaines?

En attirant votre attention sur la question des étudiants internationaux, sur laquelle il me semble on s'est peu penché, je voudrais vous inviter à explorer sous divers angles la contribution des étudiants à notre métropole, en inversant peut-être la question de Florida non pas qu'est-ce qui attire les avant-gardes mais plutôt comment transforment-ils la ville. Les étudiants représentent un segment non négligeable de la population montréalaise, je crois aussi qu'ils représentent un bon sujet d'observation. Cibler les étudiants internationaux nous permet toutefois d'accorder plus d'importance que nous le faisons généralement aux dynamiques

transnationales en contexte de mobilité et à leur ancrage métropolitain. Cet ancrage passe-t-il par la vie de quartier ou se déroule-t-il dans les espaces de centralité? Comment se positionnent-ils par rapport aux ambivalences de l'identité montréalaise?

Ultimement, ne nous permettent-ils pas de réfléchir à ce qui fait la métropole d'aujourd'hui entre mobilité et ancrage?